

Grand format – Sur les traces insoupçonnées de la colonisation

✍ PAR COLETTE BRAECKMAN

[GRANDS FORMATS \(/79432/SECTIONS/GRANDS-FORMATS\)](#), 06:00



La conquête du Congo par la puissance coloniale belge est tout autour de nous. A l'occasion des 60 ans de l'indépendance du Congo, balade sur les traces de cette histoire douloureuse.

C'est une ville, sinon un pays, que nous traversons sans le regarder. Des espaces petits, si souvent arpentés qu'ils sont devenus invisibles, trop familiers pour être soudain dévisagés, sinon écoutés. Et pourtant, ils parlent, ces espaces et ces monuments de nos villes, ceux de Bruxelles surtout. Ils témoignent d'une richesse dont nous avons oublié l'origine, comme ces vieilles maisons de famille mille fois rénovées par les générations qui s'y sont succédé en oubliant l'ancêtre fondateur.

Durant des jours, nous avons choisi la lenteur. Mis pied à terre et nez en l'air. Vu briller les arcades du Cinquantaire comme si c'était la première fois. Retrouvé la statue d'Albert Thys, tellement évidente à l'entrée du parc qu'au fil des années elle était devenue invisible. Découvert combien les arbres de Tervuren étaient grands, majestueux centenaires et gardiens du souvenir. Les traces de l'argent qui coulait naguère du Congo comme d'une veine ouverte, nous en avons soudain découvert partout, dans la capitale et dans le pays.

Nous avons aussi constaté, avec surprise, à quel point, parmi les rues, statues, plaques commémoratives qui balisent notre quotidien, il y avait beaucoup d'hommage aux hommes de guerre et d'argent, et peu aux idéalistes, aux résistants congolais, aux

pacifistes, aux « mal pensants » de tous horizons. Quant aux Congolais eux-mêmes, alors que les ressources tirées de leur terroir ont naguère irrigué notre petit pays, nous ne les avons pas trouvés non plus, à part le bout de trottoir concédé à Lumumba.



Le square Patrice Lumumba, Porte de Namur. - Belga.

Bref, si nous voulons élargir les territoires de la mémoire et de la connaissance, qu'il s'agisse de notre histoire ou de celle de ces Africains avec lesquels notre pays a fait un bout de chemin, il reste du travail. Soixante ans après l'indépendance, la page Congo n'est pas tournée, peut-être un autre chapitre est-il sur le point de s'ouvrir. Y compris dans l'espace public...

Des visites «décoloniales» à Bruxelles et dans le pays

✍ C.B.

Inspirées, entre autres, par les travaux de CEC (Centre pour l'éducation et la culture) et par les recherches de l'historien flamand Lucas Catherine, des visites « décoloniales » sont régulièrement organisées par l'association Mémoire coloniale.

Certains parcours s'imposent tout naturellement : les alentours du Palais royal, ce mouchoir de poche où se prirent toutes les décisions importantes concernant le Congo, et, de l'autre côté du boulevard, Matonge, le quartier « congolais » de Bruxelles où, près de la Maison africaine, aboutirent les premières vagues congolaises et africaines. Et, bien sûr, Tervuren, son musée, son parc, ses statues.

D'autres parcours, à Etterbeek, du côté des casernes, ou à Schaerbeek, ce petit village que Léopold II intégra dans la ville, illustrent combien cette ville qui allait devenir la capitale de l'Europe a été modelée par la vision et la

fortune du deuxième roi des Belges. En province aussi – Namur, Liège, Charleroi, Ostende –, d'autres balades sont en préparation.

memoirecolonialemail.com ou 0486/87.64.20.

Le rêve fou de Léopold II

✂ PAR COLETTE BRAECKMAN ET C.B. OPINIONS (/12/SECTIONS/OPINIONS), 26/06/2020



Même si les citoyens de ce petit pays dont il allait devenir le Roi n'avaient d'autre ambition que de vaquer à leurs affaires et qu'aucun d'entre eux n'aurait jamais songé à émigrer, Léopold de Saxe Cobourg Gotha n'en démordait pas : « A la Belgique, il faut une colonie ».

En février 1860, à l'occasion de son 18e anniversaire, celui qui est encore duc de Brabant prononce son premier discours devant le Sénat. Il cite l'exemple de la Hollande et rappelle les bénéfices réalisés par la Compagnie des Indes orientales, dont les dividendes vont jusqu'à 22 %.

Le jeune homme s'intéresse donc aux Indes néerlandaises, à Java, il énumère les avantages que l'Angleterre retire de l'Inde, rêve d'envoyer des troupes belges en Chine, voire au Japon, se fait éconduire par les Hollandais auxquels il propose de racheter une partie de Bornéo.





Léopold II. - Bridgeman
Images.

Sitôt devenu Roi, Léopold II comprend que jamais son pays ne le suivra dans une aventure coloniale. Alors qu'à Bruxelles, on sourit de ses marottes, il décide de mener seul sa barque. Les moyens ne lui manquent pas et, sans hésiter, il engage sa fortune personnelle, estimée à 50 millions de francs or, ce qui lui permettra aussi, par la suite, d'emprunter auprès des Rothschild. Lorsque plus tard, quasiment ruiné, il doit solliciter une avance auprès de l'Etat belge, c'est contre promesse de remboursement, intérêt et principal.

C'est donc seul, en son nom propre, que le Roi s'engage dans l'aventure congolaise, c'est lui qui en retire les premiers bénéfices et, dès le début, il fait face aux critiques. Mais celui qui sera décrit plus tard comme « un géant dans une cave » ne pensait pas qu'à son profit personnel. Il voulait certainement aménager le château de Laeken et y construire des serres immenses, choyer ses maîtresses – dont Blanche Delacroix, devenue baronne Vaughan –, acheter des propriétés dans le Midi de la France mais, surtout, il voulait embellir la Belgique et d'abord Bruxelles, permettre à cette ville marchande moquée par Baudelaire de rivaliser avec les grandes capitales européennes.

La logique d'un capitalisme sans contrôle

Suivant la logique de l'époque – un capitalisme sans contrôle –, il lui semblait naturel que les bénéfices qui seraient un jour extraits de la colonie lui donnent les moyens de réaliser ses projets urbanistiques...

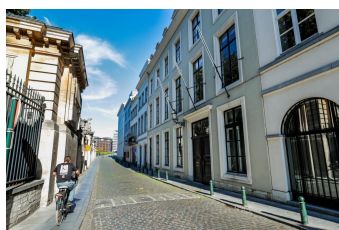
LIRE AUSSI

Belges et Congolais face à la colonisation: une histoire commune, des regards différents (<https://plus.lesoir.be/309524/article/2020-06-25/belges-et-congolais-face-la-colonisation-une-histoire-commune-des-regards>)

Il y a longtemps que Bruxelles et la Belgique elle-même croient avoir oublié Léopold II : durant des décennies, ses méfaits et ses bienfaits ont appartenu à une histoire qui n'était pratiquement plus enseignée. Cependant, la ville, elle, se souvient. Il suffit de s'y balader, le nez en l'air, pour découvrir à quel point Léopold II a laissé des traces dans tous les quartiers de la capitale ainsi que dans d'autres villes du pays. Ses généraux, ses mercenaires, ses financiers hantent encore les carrefours. Même les tortionnaires ont gardé leur plaque de rue, voire leur buste...

La topographie de Bruxelles témoigne du fait que, contrairement à ce que l'on pourrait croire, le Roi n'était pas seul. Dès le début de l'aventure, il a pu compter sur d'efficaces collaborateurs qui ont donné leur nom à de grandes artères de la capitale : Auguste Lambermont était secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, Emile Banning était directeur général au même ministère.

Lors de la conférence de Berlin, en 1885, ces deux hommes s'activeront pour défendre les intérêts de leur mandataire et faire adopter les cartes qui leur conviennent. Ils aideront surtout le Roi à construire sa légende initiale, celle d'un homme généreux, désintéressé, bien décidé à lutter contre les esclavagistes et c'est avec soin qu'ils masqueront la véritable motivation : « Nous procurer une part de ce magnifique gâteau africain ».



Dans l'immeuble qui accueille aujourd'hui la Fondation Roi Baudouin, rue Brederode, se trouvaient les bureaux de l'Etat indépendant du Congo (EIC). - Pierre-Yves Thienpont.

Des intentions dissimulées derrière des prétextes scientifiques ou humanitaires, une conférence de géographie, puis une Association internationale africaine, dont le siège se trouve dans les locaux de l'ancienne Ecole militaire. Les bureaux de l'Etat indépendant du Congo (EIC) se trouvent dans l'immeuble qui accueille aujourd'hui la Fondation Roi Baudouin, rue Brederode, et le petit chalet, juste en face, était le bureau de presse où s'élaborait la propagande officielle.

L'Etat indépendant se dotera d'un drapeau azur, une couleur qui se retrouvera sur le drapeau actuel du Congo, tandis que l'étoile dorée, au centre, sera toujours celle... de la bière Stella, produite pour l'exposition coloniale de 1897.

La concurrence de Brazza

Au départ du lac Tanganyika, l'Association internationale du Congo (AIC), créée en 1879 par Léopold II, envoie cinq expéditions en Afrique sous son propre pavillon et aux frais du Roi, dont la première est commandée par le capitaine Crespel, secondé par le lieutenant Cambier.



Henry Morton Stanley

Mais le maître atout de Léopold II sera un Américain, aventurier, journaliste : Henri Morton Stanley. Trapu, parfois bougon, insolent de santé et d'obstination, il a été mandaté par un journal américain, *The Herald*, et son directeur Gordon Bennet, pour partir à la recherche d'un illustre disparu, David Livingstone, pasteur de son état, qu'il retrouvera installé au bord du lac Tanganyika. Livingstone, qui n'était pas égaré du tout, refusa de rentrer en Europe avec son sauveur et Stanley en tira un best-seller, *Through the dark continent*, qui enflamma les ambitions du roi des Belges mais laissa indifférente la Couronne britannique.

Bien décidé à convaincre Stanley de se mettre à son service exclusif, Léopold II déploya tout son charme pour s'attacher l'explorateur. C'est qu'il y avait urgence : les Français avaient déjà recruté un aristocrate italien, Pierre Savorgnan de Brazza, qui remontait la rive droite du fleuve Congo et palabrait avec les chefs locaux pour qu'ils apposent leur pouce sur des traités. Brazza, qui par la suite critiqua durement les pratiques coloniales françaises, a donné son nom à une capitale africaine, Brazzaville, mais il est absent de l'espace public français.

Engagements jamais tenus

Quant à Stanley, après avoir arpenté un sous-continent, il n'obtint, à Bruxelles, qu'une modeste rue dans le quartier alors périphérique d'Ixelles.

L'épopée des explorateurs

✍ C.B.

Tout au long du XIXe siècle, les sources du Nil ont nourri les rêves et les projets des explorateurs et de leurs commanditaires.

Depuis longtemps, un chirurgien belge, Marc Clemens, est passionné par cette folle aventure qui jeta sur les pistes des hommes d'exception, comme les Britanniques Burton et Speke, suivis par Livingstone jusqu'à ce que Stanley, mandaté et financé par Léopold II, mette fin à la course et au suspense.

Ayant supplanté l'explorateur Cameron, le journaliste américain met fin aux supputations de Livingstone, qui croyait que la Lualaba était à l'origine du Nil : après les chutes proches de l'actuelle Kisangani, ex-Stanleyville, l'explorateur découvre qu'en fait la Lualaba s'infléchit vers l'ouest et descend vers l'Atlantique. Elle est devenue le fleuve Congo. Épuisés, les 115 hommes survivants de l'expédition de Stanley, sur les 336 du départ, dépassent les cataractes et atteignent Boma.

C'est l'explorateur Speke qui a découvert que la source principale du Nil était le lac Victoria, tandis que Stanley, après avoir traversé l'Afrique de part en part, offre le Congo à Léopold II.

Marc Clemens, Les duels du Nil, récit de la dramatique aventure victorienne à la recherche des sources du Nil, éditions Frison Roche.

En Afrique par contre, l'explorateur avait signé ses découvertes : le Stanley Pool, cette vaste étendue d'eau à l'embouchure du fleuve, les Stanley Falls à Kisangani (ex-Stanleyville), haut-lieu d'arrivée des caravaniers esclavagistes qu'il était censé combattre et avec lesquels il dut collaborer, ne fût-ce que pour avoir des porteurs à sa disposition...

En 1885, la conférence de Berlin reconnaît la souveraineté de Léopold II sur le Congo en se fondant sur deux principes de base : l'argument humanitaire qu'est la lutte contre l'esclavage, et l'argument réaliste qu'est la liberté du commerce dans le bassin du Congo. Ces deux engagements tiendront en respect les rivaux du Roi mais ils ne seront jamais tenus. Certes, les campagnes qualifiées d'anti-esclavagistes stopperont les marchands swahilis de Zanzibar qui contrôlaient le commerce de l'ivoire. Mais le recrutement des porteurs, par l'intermédiaire de ceux que l'on appelait les « arabisés » (à cause de leur religion musulmane), fera au moins autant de victimes. En réalité, le Congo, loin de s'ouvrir aux échanges internationaux, deviendra la propriété personnelle de Léopold II qui en fera une chasse gardée tant commerciale qu'administrative, culturelle et même religieuse.

Pour conquérir le territoire et installer sa colonie, Léopold II recrute des militaires en France, des mercenaires dans le nord de l'Europe mais, surtout, il fait appel à des officiers belges. Au terme de leurs campagnes militaires, ces derniers seront récompensés par des postes importants dans des entreprises commerciales. Dans un premier temps, s'opposant aux « zanzibarites », ils mettront fin au commerce de l'ivoire, ou plutôt le récupéreront au profit de Léopold II. Ce dernier, sur le conseil de l'avocat Wiener – qui donnera son nom à une place au centre de Watermael – entreposera les cargaisons dans les « étables de la reine » (qui abritent aujourd'hui l'Académie des Beaux-Arts), loin des regards trop curieux d'Anvers.

Nombre d'officiers ayant participé aux campagnes anti-esclavagistes ont donné leur nom aux artères de la capitale, en particulier à Etterbeek et Auderghem, du côté des casernes. En 1885, le lieutenant Camille Coquilhat crée la Force publique, où se retrouvent d'anciens esclaves du marchand arabe Tippu Tip qui reprennent du service, ainsi que des Congolais souvent enrôlés de force. Si la capitale de l'Equateur, Coquilhatville, est devenue Mbandaka, celui qui imposa le lingala comme langue commune à tous les soldats de la Force publique n'a eu droit, à Etterbeek, qu'à une rue relativement modeste.

La mémoire d'autres officiers connut un meilleur sort et elle s'étale toujours sur de grands boulevards : le général Jacques de Dixmude, qui fonde le poste de Bumba dans le Haut-Congo, puis Albertville (Kalemie sur le lac Tanganyika), contribuant à la maîtrise complète de l'Est du Congo contre les Arabo-Swahilis. Jacques sera mis en cause par le rapport Casement, dénonçant les conditions d'exploitation du caoutchouc, mais trouvera la gloire sur le front de l'Yser lorsqu'il arrêta l'armée allemande devant Dixmude – il sera anobli et allongera son patronyme.





Le major Pétilion, qui construisit le fort militaire de Boma, dans le Bas-Congo, est honoré par une station de métro. - Dominique Rodenbach.

Dans le quartier situé derrière les casernes, de nombreuses rues rappellent la conquête et la « mise en valeur » du Congo : Paul Le Marinel, un Français originaire de Normandie, détaché par l'Institut cartographique militaire, se vit confier l'exploration du Katanga et il négocia avec le roi M'Siri qui sera plus tard abattu par le capitaine Bodson ; le major Pétilion, honoré par une station de métro, construisit le fort militaire de Boma, dans le Bas-Congo ; le général Fivé participa à la campagne contre les Arabes avant de devenir inspecteur de l'Etat du Congo ; le général Francis Dhanis, qui deviendra baron, mena la répression contre les Batetela ; tandis que le général Henry, qui mourut à ses côtés, fut le premier à découvrir de l'or au Kasai.

Lippens et De Bruyne à Blanckenberge

Il n'y a pas qu'à Bruxelles que l'on se souvient des officiers qui menèrent la conquête du Congo : à Furnes, le capitaine Hanssens est honoré par une rue et une statue, à Blankenberge, la statue consacrée à Lippens et De Bruyne regarde toujours la mer du Nord. Les deux hommes firent face à l'insurrection de Sefu, fils du chef arabe Tippo Tip. Lorsque Lippens est fait prisonnier au bord de la rivière Lomami, De Bruyne se porte volontaire pour traverser la rivière et tenter de retrouver son chef. Lorsque les troupes de Dhanis interviennent contre Sefu, les deux hommes sont encore vivants mais les Arabes vaincus les poignent avant de se replier sur Kasongo.

Les mains des deux Belges sont tranchées, le corps de Lippens est coupé en morceaux. A Kasongo, la sépulture des deux hommes est installée devant la résidence de Sefu, surmontée d'un tertre qui a valeur d'avertissement. Lorsque Dhanis revient et s'empare de Kasongo plusieurs mois plus tard, il fait déterrer les corps, les drape dans le drapeau bleu et or de l'Etat indépendant du Congo et les inhume avec les honneurs militaires. A Blankenberge, nul n'ignore l'histoire des deux héros de l'EIC, et le portrait de De Bruyne orne toujours une salle du conseil communal.





Embellir la Belgique, même au prix du sang

✂ PAR C.B. **OPINIONS (/12/SECTIONS/OPINIONS)**, 26/06/2020



Jusqu'en 1908, la Belgique a prêté environ 40 millions au Congo et le jeune Etat lui en a rapporté 60. Le résultat d'une exploitation sans état d'âme.

Si l'on s'installe sous les arcades du Cinquantenaire, on fait face, des deux côtés, à tout Bruxelles. En tout cas à la ville telle que l'avait rêvée Léopold II : dans l'axe de la rue de la Loi, on distingue le siège du parlement, celui du gouvernement ainsi que le palais royal. Et de l'autre côté, l'avenue de Tervuren mène directement au « palais des Colonies », devenu le musée royal de l'Afrique centrale. C'est l'architecte français Girault, prenant la relève de Gédéon Bordiau, qui a dessiné l'arc de triomphe monumental à trois arches. C'est lui aussi qui, dans la perspective de l'exposition universelle de 1897, avait conçu le palais qui devait convaincre les visiteurs du bien-fondé de l'« œuvre civilisatrice » menée en Afrique centrale et, avec sept ans de retard, célébrer le 50e anniversaire de la Belgique.

En 1905, le leader socialiste Emile Vandervelde flétrit « ce que l'on appellera peut-être un jour les arcades des mains coupées »

Sous les arcades du Cinquantenaire, comme à Tervuren, des œuvres coulées dans une fonderie de Molenbeek et commandées aux meilleurs artistes de l'époque, dont Thomas Vinçotte, illustrent d'ailleurs les progrès réalisés. Lors d'un débat organisé à la Chambre en 1905, le leader socialiste Emile Vandervelde flétrit « ce que l'on appellera peut-être un jour les arcades des mains coupées ». Il s'oppose à ce que le budget national ou même celui de la ville soient sollicités pour ces travaux jugés pharaoniques, qui coûteront 7,5 millions de francs or, soit 40 millions d'euros. Léopold II devra donc faire appel à sa cassette personnelle.

Dans son palais de Laeken, le roi maugrée, il maudit ces « boutiquiers » dont il est le souverain et aussi les « marchands de Liverpool », des concurrents commerciaux informés des exactions par les missionnaires protestants. Mais, sachant qu'il aura les moyens de le réaliser, il n'abandonne jamais son rêve. Le baron Goffinet, en charge de ses finances, l'a rassuré : depuis le tournant du XXe siècle, le Congo, « découvert » voici quinze ans à peine, commence à rapporter.

Déséquilibre des échanges

Cependant, les débuts avaient été hasardeux : le Roi avait dû puiser dans ses réserves puis, en 1890, demander à la Belgique un prêt de 25 millions échelonné sur dix ans, suivi d'un autre crédit de 7 millions de francs cinq ans plus tard. Lorsque le Cinquantenaire est terminé, le Roi paie la facture mais, au Congo, les coloniaux protestent car ils constatent que la colonie qui embellit la Belgique manque encore de tout.

LIRE AUSSI

60 ans d'indépendance du Congo: notre série spéciale

([https://plus.lesoir.be/308587/article/2020-06-21/60-ans-dindependance-du-congo-notre-serie-speciale?](https://plus.lesoir.be/308587/article/2020-06-21/60-ans-dindependance-du-congo-notre-serie-speciale?referer=%2Farchives%2Frecherche%3Fdatefilter%3Dlastyear%26sort%3Ddate%2)

[referer=%2Farchives%2Frecherche%3Fdatefilter%3Dlastyear%26sort%3Ddate%2](https://plus.lesoir.be/308587/article/2020-06-21/60-ans-dindependance-du-congo-notre-serie-speciale?referer=%2Farchives%2Frecherche%3Fdatefilter%3Dlastyear%26sort%3Ddate%2)

Ils savent aussi que l'équilibre financier du Congo est encore précaire, même si les stocks d'ivoire accumulés par les marchands arabes esclavagistes ont été, à la suite de leurs défaites, transportés en Belgique via Anvers. Et que les villages congolais ont été contraints de se défaire de leurs réserves d'« or blanc » dont raffolent les sculpteurs européens.

Observant à Anvers les navires chargés d'armes et de munitions se préparant à appareiller pour l'Afrique, Edmund Dene Morel, le comptable de la société de négoce Elder Dempster, s'était étonné du déséquilibre des échanges : de l'ivoire et du caoutchouc contre des fusils. Dix ans plus tard, Léopold II est soulagé : les produits du domaine rapportent 18 millions de francs or.

L'essor du caoutchouc

Non content de construire à Laeken des serres qui impressionnent Stanley, sans oublier la Tour japonaise et le Pavillon chinois, ni d'entretenir des maîtresses installées rue Royale, près de l'église Sainte-Marie, le Roi multiplie les chantiers.



Les serres royales de Laeken. - Belga.

Outre le Cinquantenaire et le Palais de Tervuren, des arcades et des thermes apparaissent à Ostende, un golf est créé à Klemsterke, d'autres thermes sont construits à Spa, des espaces verts se multiplient dans la capitale, le parc Duden à Forest, le parc Brugmann à Uccle, les étangs sont aménagés à Boitsfort, la place du Trône s'améliore. Dans tout le pays, de vastes travaux d'urbanisme confortent le prestige du « Roi bâtisseur ».

L'Etat belge ne dépense pratiquement rien et il se contente de démentir les critiques qui émanent des missionnaires anglais protestants ou des rares témoins qui, comme Morel le comptable ou Roger Casement, le consul britannique à Boma, reviennent d'Afrique horrifiés – l'écrivain péruvien Vargas Llosa racontera le combat de Casement dans son best-seller *Le rêve du Celte*.



Le parc Duden, à Forest. -
Le Soir.

Le mécanisme de la transfusion financière du Congo vers la Belgique est extrêmement simple. L'Etat du Congo (propriété personnelle de Léopold II) a cédé à la Fondation de la Couronne, créée en 1901, des terres immenses qui deviendront le Domaine de la Couronne, dix fois le territoire de la Belgique. Sitôt qu'Henri Dunlop et le Français Michelin commercialisent les pneus des premières automobiles, le prix du caoutchouc flambe sur les marchés. Comme il en faut toujours plus, le roi réussit rapidement à rembourser ses créanciers, dont la Banque Rothschild et l'Anversois Browne de Tiège.

De l'armée aux affaires

L'historien Jean Stengers a fait les comptes : jusqu'en 1908, la Belgique a prêté environ 40 millions au Congo, et le jeune Etat – moins d'un quart de siècle d'existence – lui en a rapporté 60, sans oublier tous les biens immobiliers acquis par l'Etat indépendant du Congo et qui seront transférés à la métropole dès la reprise du Congo en 1908.

Un tel pactole mérite bien quelques statues, quelques rues dédiées aux héros de la conquête et Bruxelles n'en manque pas. Au cimetière d'Ixelles, un mémorial rend hommage à Hubert Lothaire, qui prit part aux campagnes anti-esclavagistes aux côtés de Francis Dhanis, dont il épousa la sœur. Les deux familles partagent un caveau commun.

LIRE AUSSI

Derrière le sort des métis du Congo, une idéologie de la suprématie raciale (<https://plus.lesoir.be/309298/article/2020-06-24/derriere-le-sort-des-metis-du-congo-une-ideologie-de-la-suprematie-rationale>)

Le commandant Lothaire fut à l'origine des premières tensions avec les Britanniques, qui ternirent grandement l'image jusque-là bienveillante de Léopold II. En 1895 en effet, à Lindi, il n'hésita pas à faire pendre un sujet britannique, Stokes. Ce dernier, à plus d'un titre, était suspect aux yeux des Belges : il avait épousé une Africaine, était accusé de vendre des armes aux « Arabes » et d'être un espion, juif de surcroît. Mais surtout, sa société de commerce de l'ivoire était en concurrence avec le monopole que les Belges tentaient d'imposer. Par la suite, de 1897 à 1900, Lothaire devint directeur de l'Anversoise, une autre société vivant du commerce du caoutchouc.

Après avoir servi dans l'armée de l'Etat indépendant du Congo, plusieurs officiers s'étaient reconvertis dans les affaires, comme Charles Lemaire, qui fut directeur de l'Abir (Anglo-belgian Indian Rubber Company), dont le siège était à Anvers. Lui aussi a donné son nom à une rue d'Etterbeek. Mais qui, dans ce quartier paisible, se souvient de la raison sociale de l'Abir, dont l'Etat possédait la moitié des actions : récolter le maximum de caoutchouc en engageant le minimum de frais ?

« Trophées » scandaleux

Rappelons que le caoutchouc étant secrété par la sève des lianes, les récolteurs devaient se rendre en forêt, de plus en plus loin, et entailler les écorces. La sève était alors lentement recueillie dans de petits récipients et, en guise de salaire, les coupeurs étaient payés en nature, du coton, deux aunes de calicot par panier de caoutchouc, des couteaux, des perles, une poignée de sel...

L'équation est simple : l'Etat fournit les fusils et les munitions, la société recrute les soldats et surtout la main-d'œuvre, emmenée de force et encadrée par des surveillants. Lorsque les hommes désertent et fuient en forêt, les femmes sont prises en otage, incarcérées jusqu'au moment où leur famille fournit la quantité de caoutchouc manquante.



La statue lieutenant-général Storms, square de Meeus à Ixelles, est régulièrement vandalisée.
- Pierre-Yves Thienpont.

Ayant créé la Force publique, instauré le monopole du caoutchouc et fondé la ville qui deviendra Mbandaka, capitale de l'Equateur, Coquilhat, qui accepta de goûter à la chair humaine ainsi qu'il le raconte dans ses mémoires, eut aussi droit à une rue bruxelloise. Quant au lieutenant-général Storms, sa statue square de Meeus est régulièrement vandalisée. Avant de fonder le poste de Mpala, sur le lac Tanganyika, il entre en conflit avec le sultan local et, pour décourager toute révolte, fait trancher les têtes des vaincus et les pose sur une palissade. Trois de ses « trophées » seront ramenés en Belgique, dont la tête du sultan Lusinga, qui se trouve toujours au musée d'histoire naturelle.

« Le pays des horreurs »

Vivant à des années-lumière de Bruxelles et de Londres, loin des regards et des contrôles, même si le gouverneur général Théophile Wahis (encore un boulevard bruxellois...) mène quelques tournées sur le terrain, les agents de l'Etat indépendant du Congo évoluent dans une impunité presque totale. Leur seule religion est le profit, leur seule méthode la brutalité. Les témoignages du missionnaire anglais Sheppard faisant état des mains coupées ne sont pas une légende : « Pour faire du caoutchouc », reconnaissait Lemaire, réticent, « il faudra couper des mains, des nez et des oreilles. » De fait, pour chaque cartouche fournie à leurs soldats, les officiers européens exigeaient la preuve que la balle avait bien été utilisée. Une main coupée présentée comme celle d'un cadavre suffisait à les convaincre...

Il faudra couper des mains, des nez et des oreilles, reconnaît Lemaire, réticent

Les photos, les rares témoignages illustrant ces atrocités, inspireront des campagnes de protestation et même de grandes œuvres littéraires. Léon Rom, qui collecta 208 pièces « ethnographiques » aujourd'hui exposées à Tervuren (en réalité des œuvres d'art d'une valeur inestimable...), avait, devant sa maison, entouré un parterre de fleurs d'une collection de crânes humains. Léon Fiévez, qui entassait les mains coupées dans des paniers et fut engagé par l'Abir, veillait à sévir loin du regard des missionnaires.

« La région où je me trouve pourrait s'appeler le pays des horreurs », écrira plus tard le gouverneur Wahis, qui deviendra baron. La collection de crânes de Rom, qui avait reçu le commandement de la station des Stanley Falls (Kisangani) devait, plus tard, inspirer Joseph Conrad, qui en fera le personnage de Kurz dans *Au cœur des ténèbres*.

« Une société secrète d'assassins chapeauté par un Roi »

Etant assuré de l'impunité, Rom lui aussi poursuivra sa carrière dans le privé, dont la Compagnie du Kasai, une société créée à l'initiative du Roi. Il s'emparera d'un certain nombre de statues de rois Kubas qui seront envoyées en Belgique. Rom, inhumé au cimetière d'Etterbeek, risque de réapparaître dans le prochain film de Ben Affleck.

Edmund Morel, le comptable d'Anvers devenu adversaire acharné de l'Etat indépendant du Congo, allait se lier d'amitié avec Arthur Conan Doyle (qui, avant de créer Sherlock Holmes, écrivit *Le crime du Congo belge*) et il résumera d'une phrase définitive son séjour dans la propriété de Léopold II : « Le travail forcé était dirigé par les plus proches associés du roi en personne. J'étais tombé sur une société secrète d'assassins chapeauté par un Roi. »

Même Stanley, désavouant son patron, écrivait : « Le souverain est d'une incroyable voracité »

En 1900, même Stanley, désavouant son patron, écrivait : « Le souverain est d'une incroyable voracité ». Léopold II, lui, répétait à ses collaborateurs : « Je suis las d'être souillé de sang et de boue, il faut que cessent ces turpitudes... ». Mais au Congo, la logique du profit pesait plus lourd que les ordres d'un roi lointain.

Huit ans plus tard, alors que les campagnes de dénonciation se multiplient, le souverain, cédant aux pressions, finira par céder « son » Congo à la Belgique. Non sans avoir, durant une semaine entière, brûlé les archives du Congo dans les cheminées de son palais.

Bien plus tard, le professeur Léon de Saint-Moulin, religieux et démographe belge, décédé en 2019, estimera qu'entre 1880 et 1920, la population congolaise avait considérablement diminué pendant l'ère léopoldienne, perdant entre 5 et 10 millions d'individus...

Le temps des géants et des industriels aventuriers

✍ PAR C.B. OPINIONS (/12/SECTIONS/OPINIONS) , 26/06/2020



C'était une autre époque. Le temps des géants, des aventuriers, des visionnaires. Et aussi le temps des hommes sans scrupule. Léopold II n'était que l'un d'entre eux et en cette fin du XIXe siècle, la Belgique, deuxième puissance industrielle au monde, est encore un jeune pays, où tout semble possible.

A Dalhem, au fond de la province de Liège, comme à Beloeil dans le Hainaut, ou à Rebecq où naîtra Ernest Solvay, on n'en revient toujours pas, tandis que les statues racontent l'histoire de personnages immenses qui, par leur talent, leur vision, capteront la confiance du Roi, l'aideront à construire son empire et feront des découvertes majeures.

A Dalhem, le fils de la famille Thys, Albert, entre au service du Roi au sortir de l'Ecole militaire. Officier d'ordonnance, il est chargé du secrétariat pour les Affaires coloniales. Très vite, la confiance s'installe entre les deux hommes, le Roi autorise Thys à venir le trouver à n'importe quel moment du jour ou de la nuit, il l'associe à ses projets les plus audacieux.

C'est donc Thys, un homme jovial et diplomate, qui est envoyé en Angleterre pour approcher Stanley, l'inviter à venir à Laeken où lui sera proposée une nouvelle expédition en Afrique. Plus tard, Thys est chargé de mettre au point un emprunt de 100

millions de francs belges destiné à financer la création de l'Etat indépendant du Congo.



Le général Albert Thys.

Lorsque Stanley décrète que « sans chemin de fer, le Congo ne vaut pas un penny », il paraît évident qu'il faut relier Matadi à Kintambo, un modeste comptoir en amont, au-delà des cataractes, qui deviendra Léopoldville (Kinshasa). L'idée d'un chemin de fer s'impose, mais comment le réaliser, le financer ? Lorsque le Syndicat de Manchester propose de construire le chemin de fer du Bas-Congo, à condition que l'Etat indépendant du Congo (EIC) lui accorde un droit de police sur la voie ferrée et une bande de terrain de chaque côté, Thys est réticent. Il propose au Roi une autre solution : créer à Bruxelles la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie (CCCI). Auparavant, il se rendra lui-même dans le Bas-Congo pour se faire une idée personnelle, et déjà installer des équipes d'ingénieurs. Les Anglais seront donc écartés du marché. Huit ans plus tard, en 1898, la ligne Matadi-Léopoldville, qui contourne le fleuve, devient une réalité et s'étire sur 390 km.

Pléthore de sociétés

Mais à quel prix ? Les régions voisines du fleuve sont dépeuplées car les indigènes fuient les réquisitions, le portage les épuise, ils sont décimés par la maladie du sommeil. La mortalité des Congolais est telle qu'il faudra faire venir de la main-d'œuvre depuis le Sénégal et le golfe de Guinée, ainsi que 500 coolies chinois qui, dit-on, mourront sur place et seront enterrés sous les travées du chemin de fer. Cent trente-deux Européens laisseront aussi leur vie dans le Bas-Congo.

LIRE AUSSI

La colonisation est-elle un génocide? Un crime contre l'humanité?

(<https://plus.lesoir.be/309582/article/2020-06-25/la-colonisation-est-elle-un-genocide-un-crime-contre-lhumanite>)

Rien de tout cela n'arrête Thys. Il multiplie les sociétés, le Chemin de fer du Congo, la Compagnie des magasins généraux, la Société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo, la Compagnie du Katanga. Un an après l'inauguration du chemin de fer, il crée la Banque d'outremer qui a pour vocation de soutenir les entreprises désireuses de s'installer en Afrique. Thys fait ainsi le lien entre la vision du Roi, son désir de récupérer les fonds avancés et de réaliser des bénéfices, et le capital belge qui se déploie au Congo sous forme de holdings.

La mémoire d'Albert Thys, le fondateur du capitalisme belge au Congo, a été honorée comme il se doit : un buste à l'entrée du parc du Cinquantenaire et à Dalhem, un tombeau de pierre et un musée dans l'école communale. On y explique aux visiteurs que le grand homme donna son nom – Thysville – à la ville de Mbanza Ngungu dans le Bas-Congo, mais on souligne surtout que les liens perdurent, une association de solidarité Dalhem-Mbanza Ngungu étant toujours active.



Albert Thys bénéficie d'un buste à l'entrée du parc du Cinquantenaire. - Pierre-Yves Thienpont.

Ce qui a longtemps perduré aussi, ce sont les holdings fondées par Thys, dans lesquelles se conjuguent les intérêts publics et privés : à charge de l'Etat de réaliser les études préparatoires, de réquisitionner des travailleurs forcés et, à défaut de Congolais, de faire venir de la main-d'œuvre étrangère. Moyennant une garantie de rémunération de 5 %, les capitaux privés acceptent de prendre les risques. Mais ce qui les attire réellement, c'est l'octroi d'immenses concessions de terres, 150.000 hectares pour la seule Compagnie de chemin de fer du Congo. Quant à la Compagnie du Katanga, elle sera dotée d'un capital de 3 millions de francs et obtiendra en pleine propriété un tiers de toutes les terres du Katanga.

La rue Brederode, un nid

A l'époque, la petite rue Brederode, perpendiculaire à la rue de Namur et qui serpente discrètement derrière le Palais royal, est aussi importante que Downing street à Londres. Elle était aussi le cœur économique du Congo : au numéro 9, se trouvaient la Compagnie immobilière du Congo et la Compagnie sucrière, au numéro 10 les

Charbonnages de la Luena, au 13 la Compagnie générale d'automobile et d'aviation du Congo et surtout le Comptoir commercial et industriel qui exploitait le caoutchouc, tout cela surmonté par la société faîtière, la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, qui deviendra la Banque d'outremer. Non loin de là, le Comité spécial du Katanga avait son siège rue des Carmélites.



Au numéro 10 de la petite rue Brederode, se trouvaient les Charbonnages de la Luena.
- Pierre-Yves Thienpont.

Thys était-il devenu plus riche que le Roi ? Toujours est-il qu'en 1892, un conflit éclate car le Roi refuse d'octroyer de nouvelles concessions à son homme de confiance. Thys crée alors deux sociétés destinées à le concurrencer, l'Anversoise et l'Abir (Anglo-belgian India rubber and exploration company). Elles auront recours à d'anciens officiers belges pour contraindre les populations à produire toujours plus de caoutchouc. Avec profit : payé au Congo 25 centimes, un kilo de caoutchouc est vendu à Anvers 6,5 francs. En 1904, Thys fonde donc Thysville (Mbanza-Ngungu), un agréable lieu de repos puis, avec l'Union minière, il contribue à la naissance d'Elisabethville (Lubumbashi) et de Jadotville (Likasi).

L'arrivée d'Empain

A la même époque que Thys, un autre géant est apparu en Belgique : Édouard Louis Joseph Empain. Il est le fils d'un instituteur de Beloeil, l'aîné d'une famille de neuf enfants.





Le baron Edouard
Empain.

C'est lui qui se passionnera pour l'Égypte, construira la ville d'Héliopolis, le métro de Paris. Au Congo, Léopold II le persuade d'investir dans la région des Grands Lacs, à l'est du pays. Avec un capital de 25 millions de francs belges, la Compagnie du chemin de fer du Congo supérieur aux grands lacs africains (CFL) est créée : l'intérêt promis est de 4 %, la société reçoit la jouissance de 4 millions d'hectares ainsi que le monopole de l'exploitation de toutes les ressources minières, dont la cassitérite, l'or et, bien plus tard, le fameux colombo-tantalite qui alimentera les guerres du XXI^e siècle. Empain, qui a créé la Société d'étude des chemins de fer en Chine, persuade Léopold II d'investir en Chine une partie de l'argent qu'il a gagné au Congo.

Des fleurons du capitalisme

Entre-temps, le jeune Congo est devenu le paradis du capitalisme et des holdings. Leur énumération donne le tournis car les fleurons du capitalisme belge (Société générale, Groupe Empain, Banque de Bruxelles, Cominière, Groupe Lambert) travaillent en réseaux et se partagent les conseils d'administration.

L'équation coloniale ne change pas : l'Etat, qui se considère comme le propriétaire des terres et affirme contre toute évidence qu'elles ne sont guère peuplées, les concède en échange de lourds portefeuilles d'actions. Les sociétés investissent dans les mines, les chemins de fer, développent l'agro-business (coton, huile de palme, café, thé, quinquina).

Au regard du délabrement des voies de communication aujourd'hui, les réalisations de l'époque coloniale sont souvent citées en exemple (même si les Congolais n'en bénéficiaient pas, n'étant pas autorisés à se déplacer d'une province à l'autre) : le réseau routier est passé de 2.250 km de routes praticables en 1920 à 35.114 km en 1931. Et, de 1909 à 1931, plus de 3.700 kilomètres de chemin de fer ont été tracés.

LIRE AUSSI

Entre la Belgique et le Congo, le contentieux économique est toujours pesant (<https://plus.lesoir.be/309028/article/2020-06-23/entre-la-belgique-et-le-congo-le-contentieux-economique-est-toujours-pesant>)

Les fleurons du capitalisme de l'époque s'appellent Union minière du Haut-Katanga (31 milliards de bénéfices entre 1950 et 1959), Forminière (diamants du Kasaï, 21,81 milliards de bénéfices entre 1955 et 1960), Symetain (étain du Kivu, 139.177 millions de bénéfices bruts), Kilo Moto (or de l'Ituri, 153 millions de bénéfices en 1959), Cotonco (Compagnie cotonnière congolaise appartenant à la Société générale et à la Brufina, 855,7 millions de francs de bénéfices en 1959), HCB (Huileries du Congo belge, liées à Unilever, 1,203 milliard de bénéfices), sans oublier la Compagnie du Kasaï, la Compagnie d'Anvers.

Des « petits » aussi

Les familles Empain, Lambert, Solvay, Van Lancker, Collinet, Greindl et tant d'autres qui ont tiré leur fortune du Congo n'ont pas toutes érigé des monuments à la mémoire de leurs fondateurs. Mais les bâtiments des banques d'aujourd'hui, même si elles ont changé de nom et de propriétaires, témoignent de la puissance du capitalisme belge à la veille de l'indépendance. Quant à l'Etat belge, qui avait hérité des actions de l'Etat indépendant du Congo, il eut les moyens, surtout entre les deux guerres, de construire dans tout le pays des bâtiments publics d'envergure, comme les hôtels de ville de Saint-Gilles et de Schaerbeek, et d'acheter ou de faire construire à travers le monde des ambassades imposantes qui témoignaient de la puissance économique du pays.

Les citoyens belges, en fonction de leur portefeuille boursier, s'y sont retrouvés également : en 1955, la valeur des actions congolaises représentait 44 % de la valeur totale des actions cotées à la Bourse de Bruxelles et, chaque jour, avant le journal parlé de 13 heures, l'INR, ancêtre de la RTBF, égrenait les cotations des actions congolaises. Kilo Moto, Union minière : ces noms résonnaient comme une douce musique et, aujourd'hui encore, le patrimoine de bien des familles fortunées représente un silencieux monument à la colonie congolaise.





Quand l'uranium envoie la Belgique dans la cour des grands

✂ PAR C.B. **OPINIONS (/12/SECTIONS/OPINIONS)**, 26/06/2020



C'est en 1915 que le major Sharp, l'un des prospecteurs de l'Union minière, découvre de l'uranium sur le plateau de Shinkolobwe. Un minerai qui changera l'issue de la Deuxième Guerre mondiale.

Lunettes rondes, raie sur le côté. Ils étaient plusieurs dizaines de Congolais, triés sur le volet, à visiter l'Expo 58, la vitrine d'une Belgique qui ne doutait de rien.

Emerveillés, ils admiraient le pavillon des Etats-Unis, s'arrêtaient devant la flèche du Génie civil. Le pavillon du Congo belge était l'un des plus fréquentés. Rien n'avait été épargné pour mettre en lumière l'« œuvre civilisatrice » de la Belgique, la beauté des paysages, le calme et l'harmonie.

LIRE AUSSI

Expo 58: le Palais du Congo ([https://plus.lesoir.be/151550/article/2018-04-16/expo-58-le-palais-du-congo?](https://plus.lesoir.be/151550/article/2018-04-16/expo-58-le-palais-du-congo?referer=%2Farchives%2F recherche%3Fdatefilter%3Dlast5year%26sort%3Ddate%3D)

[referer=%2Farchives%2F recherche%3Fdatefilter%3Dlast5year%26sort%3Ddate%3D](https://plus.lesoir.be/151550/article/2018-04-16/expo-58-le-palais-du-congo?referer=%2Farchives%2F recherche%3Fdatefilter%3Dlast5year%26sort%3Ddate%3D)

Même s'ils étaient parfois surpris en découvrant que des « Blancs » vendaient des frites ou balayaient les allées, les visiteurs congolais étaient surtout attirés par les sept boules de l'Atomium. Elles brillaient au soleil et démontraient que la Belgique jouait dans la cour des grands, ceux qui maîtrisaient les secrets de l'atome, en développaient les utilisations mais, surtout, ceux qui avaient accès à la matière première, l'uranium. Respect, donc.

Le petit pays cohabitait toutes les cases avec son centre d'études de Mol, ses scientifiques régulièrement invités aux Etats-Unis et surtout le contrôle d'une gigantesque carrière entre Elisabethville et Jadotville (Lubumbashi et Likasi). Là-bas, dans un paysage lunaire, les excavatrices tournaient sans arrêt et, aujourd'hui encore, des imprudents se fauillent de nuit sous les barbelés et repartent en emportant des cailloux qui luisent doucement.

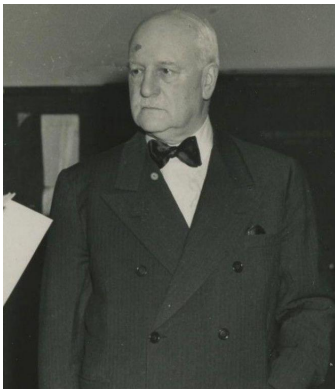
Découverte en 1915

En cette belle année 1958, l'Atomium étincelant symbolisait le progrès scientifique, l'énergie atomique était signe de promesses et les visiteurs congolais repartaient en sachant que leur pays était le berceau du rêve... Quelques mois plus tard, ils allaient revendiquer l'indépendance.

Après la fermeture de l'Expo, les visiteurs qui avaient admiré Bruxelles depuis la dernière boule s'opposaient à ce que ce symbole de la modernité et de la puissance soit démantelé comme il était initialement prévu. Ils ont eu gain de cause et, aujourd'hui encore, rénové, nettoyé, l'Atomium qui veille toujours sur Bruxelles représente la plus populaire des destinations touristiques.

Si, en 1958, le fait que la Belgique ait livré de l'uranium aux Américains à la fin de la guerre était un secret de Polichinelle, les modalités de la transaction demeuraient un secret d'Etat.

C'est en 1915 que le major Sharp, l'un des prospecteurs de l'Union minière, découvre de l'uranium sur le plateau de Shinkolobwe. Ce minerai qui permet de produire du radium est utilisé à l'époque dans la lutte contre le cancer. Dès 1922, l'Union minière transforme l'uranium à Olen, dans le Limbourg, et se félicite de son exceptionnelle teneur : 65 % d'oxyde d'uranium.



Edgar Sengier. - D.R.

Edgar Sengier, l'administrateur général de l'Union minière, est d'abord un chef d'entreprise qui fait tourner la puissante société sans trop se soucier de la politique.

A la veille de la guerre, il rencontre Frédéric Joliot-Curie, époux d'Irène Curie (la fille de Pierre et Marie Curie), qui lui explique que la fission nucléaire peut devenir une source d'énergie importante. Ravi de pouvoir se défaire de stocks qui s'accumulent et qui n'entrent que dans la composition de la céramique, Sengier propose de vendre sept tonnes de dioxyde. Lorsqu'éclate la Seconde Guerre mondiale, les Français, dans le plus grand secret, transportent leur précieuse réserve au Maroc et la cachent dans une mine.

Un minerai stratégique

Entre-temps, Sengier a rencontré Sir Henry Tizard, recteur de l'Imperial College à Londres. Le scientifique ne mâche pas ses mots : « Monsieur, réfléchissez bien. Si les matières d'urane dont vous disposez devaient tomber dans les mains d'un ennemi possible, ce serait pour nos pays une catastrophe nationale. Quoi que vous fassiez, mettez ces matières en sécurité, et surtout faites-le avec beaucoup de secret. »

Désireux de garder sa liberté d'action, Sengier refuse aux Anglais d'accéder à Shinkolobwe mais, au moment où les risques de guerre se précisent, il veille à mettre ses réserves à l'abri : de l'uranium est expédié en Angleterre et, surtout, des stocks importants sont emmenés, par bateau, aux Etats-Unis.

Pour mieux diriger les affaires de l'Union minière, Sengier, dès le début de la guerre, installe ses bureaux à New York tandis que les stocks d'uranium, soit un millier de tonnes, sont cachés dans un entrepôt.

Fabrication de la bombe

Début 1942, le président Roosevelt décide de se lancer dans la fabrication de la bombe atomique : le projet Manhattan, qui doit doter les Etats-Unis de la bombe H, est lancé en août. Les Américains sont nerveux, ils savent que les Allemands possèdent de l'uranium, peuvent compter sur d'excellents scientifiques et que celui qui gagnera la course contre la montre aura remporté la guerre. Ils se souviennent soudain de la présence de Sengier à New York et, sur l'ordre du général Leslie Groves, patron du projet Manhattan, un autre officier, le colonel Kenneth Nichols, rencontre le Belge dans le bureau new-yorkais de l'Union minière.

Le minerai est à votre disposition, il est déjà à New York, dans un entrepôt de Staten Island, sur l'Hudson

La réponse de ce dernier est passée à l'histoire : « J'attendais votre visite. Le minerai est à votre disposition, il est déjà à New York, dans un entrepôt de Staten Island, sur l'Hudson. » Séance tenante, un contrat de vente est établi et le minerai est aussitôt transféré à l'armée américaine qui obtient en même temps une option sur les 1.000 tonnes encore stockées à Shinkolobwe.

Les Américains sont gourmands : non seulement ils veulent acquérir tout l'uranium disponible mais, pour des raisons de sécurité, ils entendent bloquer tout autre acheteur potentiel. Lorsque Sengier accepte de rouvrir la mine du Katanga, seul le gouverneur général du Congo, Pierre Ryckmans, lui donne son accord car le gouvernement belge, en exil à Londres et sans contact avec Léopoldville, n'est pas informé de la transaction. Il ne la découvrira qu'en 1944.

Dans le plus grand secret, le projet Manhattan est donc lancé en 1943. Selon certaines sources, les livraisons d'uranium en provenance du Congo ont représenté plus de 70 % des quantités nécessaires à la recherche et à la production des premières bombes

atomiques. Fin juin 1944, trois sont prêtes et deux d'entre elles, « Little Boy », à l'uranium, et « Fat Man », au plutonium, doivent embarquer pour le Pacifique. Le 16 juillet, l'arme la plus puissante jamais connue explose à Alamogordo, en plein désert du Nouveau-Mexique. Un an plus tard, le 6 août 1945, la ville japonaise d'Hiroshima est bombardée. Le 9 août, Nagasaki subit le même sort. L'Amérique a gagné la guerre.

LIRE AUSSI

Hiroshima: le spectre de l'arme absolue hante le monde

([https://plus.lesoir.be/171675/article/2018-08-06/hiroshima-le-spectre-de-larme-absolue-hante-le-monde?](https://plus.lesoir.be/171675/article/2018-08-06/hiroshima-le-spectre-de-larme-absolue-hante-le-monde?referer=%2Farchives%2Frecherche%3Fdatefilter%3Dlast5year%26sort%3Ddate%3D)

referer=%2Farchives%2Frecherche%3Fdatefilter%3Dlast5year%26sort%3Ddate%3D

Arborant les plus hautes décorations américaines, Sengier est alors présenté au président Truman : « Voici l'homme sans lequel nous n'aurions pas accompli tout ce que nous avons fait ».

A tous les râteliers

Nul n'évoque le fait que, si le patron de l'Union minière a cédé l'uranium aux Américains depuis son bureau new-yorkais, dans la Belgique occupée aussi, les affaires ont continué : l'Union minière a vendu aux nazis l'uranium stocké à Olen, qui a été expédié par chemin de fer. En 1945, une partie de ces réserves sera retrouvée en Allemagne par une unité spéciale de l'armée américaine. Lorsqu'il sera mis sur la sellette, Sengier « couvrira » sa société, assurant qu'il s'agissait de transactions commerciales mineures.

Peu importe le camp qui gagne la guerre, le pouvoir et la richesse de la Générale perdureront

Des informations filtrent, selon lesquelles l'Union minière, discrètement, aurait financièrement soutenu la Résistance. Dès 1943, un rapport américain avait déjà affirmé que « les hommes liés à la Société Générale jouent sur les deux tableaux, en sorte que, peu importe le camp qui gagne la guerre, le pouvoir et la richesse de la Générale perdureront. »

Loin de tout cela, le gouvernement belge en exil à Londres, qui se prépare à rentrer en Belgique après la victoire des Alliés, signe avec les Américains un accord qui donne à ces derniers, ainsi qu'aux Anglais, pour une période de dix ans, un droit de préemption sur la totalité du minerai d'uranium congolais.

Quels sont les termes de l'échange ? L'Union minière ayant été payée directement par les Américains, le Congo belge n'a pas gardé trace des versements qui ont transité par le compte du gouverneur général Pierre Ryckmans. Ce dernier, qui en 1951 deviendra commissaire à l'Energie atomique, avait fait affecter cet argent à la recherche. Un autre volet de l'accord prévoyait en effet que la Belgique puisse disposer du minerai à des fins de recherche scientifique et d'approvisionnement de son industrie. Les Américains avaient promis de financer deux nouvelles institutions consacrées à l'industrie nucléaire, dont le Centre d'études nucléaires de Mol.

Récompense tardive pour les Congolais

A l'époque, la Belgique rêve de développer sa propre industrie nucléaire, au départ des ressources congolaises. Mais les Américains, reniant leurs promesses initiales, auront tôt fait de lui couper les ailes par la loi Mac Mahon. En ces temps de Guerre froide, où des communistes participent aux gouvernements européens d'après-guerre, ils craignent avant tout que les secrets nucléaires fuitent vers Moscou. En revanche, les scientifiques belges pourront se former aux Etats-Unis et 12 millions de dollars seront investis dans les centres de recherche. Les politiques ne seront pas oubliés : est-ce un hasard si Paul-Henri Spaak devient le premier président de l'Assemblée générale de l'ONU en 1946 puis, en 1957, secrétaire général de l'Otan, tandis que Camille Gutt, le ministre des Finances, père de la réforme monétaire qui porte son nom, devient le premier directeur général du FMI ?

LIRE AUSSI

Jean Omasombo: «Je l'affirme, en 1960, le Congo a été assassiné. Il n'y avait plus rien» (<https://plus.lesoir.be/308582/article/2020-06-21/jean-omasombo-je-laffirme-en-1960-le-congo-ete-assassine-il-ny-avait-plus-rien?referer=%2Farchives%2Fcherche%3Fdatefilter%3Dlast5year%26sort%3Ddate%3>)



Monseigneur Luc Gillon. -
D.R.

Et les Congolais ? Pierre Ryckmans implore en vain la métropole pour que les travailleurs de l'Union minière soient récompensés pour l'effort fourni durant la guerre, lorsqu'ils avaient soutenu l'effort de production jusqu'à la limite de leurs forces. Il faudra attendre les années 50 pour qu'apparaisse le premier plan de développement décennal, où l'accent sera surtout porté sur l'éducation.

Cependant, un scientifique belge venu de l'Université catholique de Louvain, Mgr Luc Gillon, a devancé les politiques : sur ce que l'on appelait alors la « colline inspirée », près de Léopoldville, il a construit un réacteur nucléaire, le cyclotron, destiné à la recherche et à des usages pacifiques. Respecté par tous, considéré comme un visionnaire, il sera le premier recteur de l'Université Lovanium. En 2018, un buste grandeur nature a été érigé à sa mémoire à l'entrée du campus congolais.

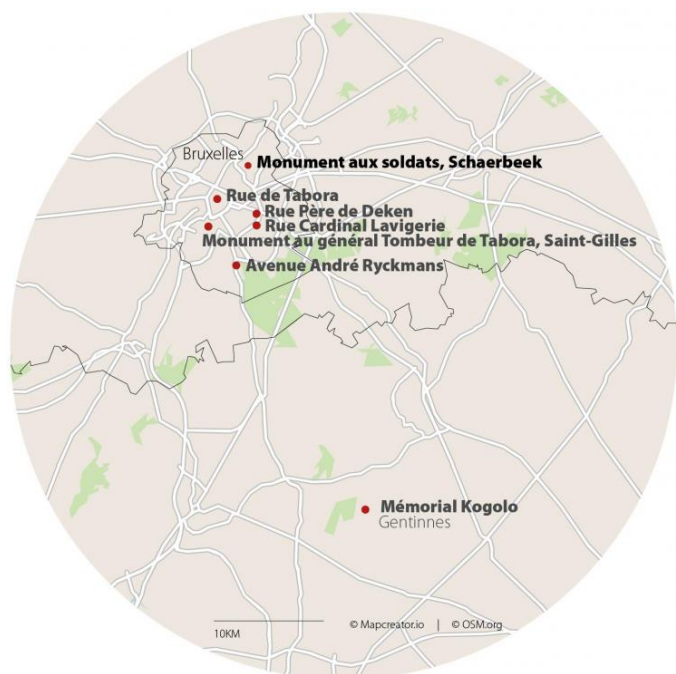
Les soldats congolais (inconnus) dans les guerres belges

✂ PAR C.B. **OPINIONS (/12/SECTIONS/OPINIONS)** , 26/06/2020



Le monument de Helmet, à Schaerbeek, est le seul où deux profils de militaires, un Belge et un Congolais, se font face, à la même hauteur, aucun ne dominant l'autre.

Des mains croisées, deux profils de militaires face à face. Un Belge, un Congolais. Erigé en 1970 à Helmet, un quartier de Schaerbeek, le monument entouré de neuf bornes de pierre bleue est remarquable. Pour deux raisons : tout d'abord parce qu'il est érigé en hommage à toutes les opérations menées en Afrique par l'armée congolaise qui s'appelait alors la Force publique, depuis les campagnes dites anti-esclavagistes jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. En ensuite parce que cette stèle est le seul monument connu sur lequel les protagonistes se font face, à la même hauteur, aucun ne dominant l'autre... Rien d'étonnant à ce que, depuis 2007, l'ASBL Bakushinta organise à chaque 11 novembre une cérémonie discrète et militante, rendant hommage au Soldat congolais inconnu, le plus inconnu de tous, dont aucune rue ne porte le nom, dont les descendants ne reçoivent aucune rente.



Le monument rappelle cependant que les guerres menées par les Belges en Afrique furent nombreuses et parfois décisives, depuis les combats contre les esclavagistes jusqu'aux victoires contre les Italiens à Saïo, Gambela, Asosa (Ethiopie), qui bloquèrent en Afrique de l'Est la progression des troupes de l'Axe, celles d'Hitler et ses alliés.

Durant la Première Guerre mondiale, les forces belges étaient accompagnées de Congolais. Des soldats souvent mal entraînés, envoyés en première ligne et accompagnés de femmes et d'enfants, sans oublier les porteurs, sept par militaire. Ils moururent par milliers, de soif, de maladie ou d'épuisement.

Tabora a changé l'histoire

Les historiens estiment que quelque 15.000 soldats congolais participèrent à la Première Guerre mondiale et ils rappellent que l'une des dernières victoires, la plus importante peut-être, fut celle de Saïo en Ethiopie, où furent capturés neuf généraux italiens, 370 officiers et 4.000 soldats. Autour du monument de Helmet, quelques pierres taillées rappellent des succès antérieurs, la victoire de Kasongo en 1892, remportée contre les zanzibarites, Lindi, contre les Batetela en révolte, Redjaf, en 1897 contre les troupes du Mahdi, chef religieux et politique du Soudan, qui barrait l'accès au Nil dont rêvait Léopold II.



Le général Charles
Tombeur de Tabora

La victoire la plus mémorable est celle de Tabora, en septembre 1916. Elle a donné son nom à plusieurs rues de Belgique, à Bruxelles près de la Bourse, à Namur le long de la Sambre, à Arlon, à Ostende. A Kinshasa aussi, une avenue honore les vainqueurs. La dépouille du général Tombeur, dit de Tabora, a été transférée sur la pelouse d'honneur du cimetière de Saint-Gilles et un mémorial a été édifié sur l'avenue du parc à Forest. Sur les rives du lac Tanganyika aussi, des bateaux, des bâtiments rappellent Tombeur et Tabora et l'artiste congolais Barly Baruti en a fait une bande dessinée. C'est que la bataille fut homérique et que son issue fit basculer l'histoire.

Rappelons qu'en 1905, l'Allemagne a commencé à construire un chemin de fer reliant, à travers l'actuelle Tanzanie, la ville de Kigoma à Dar es Salam, sur l'océan Indien. A mi-chemin du trajet, la ville de Tabora est un important centre administratif et commercial. Lorsqu'éclate la Première Guerre mondiale, le conflit se transporte en Afrique : depuis leur colonie du Ruanda-Urundi, les Allemands attaquent le Congo belge, mais la Force publique réussit à les refouler.

La SDN récompense la Belgique

La Belgique se décide alors, aux côtés des Britanniques, à attaquer l'Afrique orientale allemande et à tenter de gagner le lac Tanganyika, éloignant ainsi la menace des frontières du Congo. Sous l'autorité du général Molitor, trois brigades commandées convergent vers Tabora. La brigade sud de la Force publique, commandée par le général Tombeur, né à Liège en 1867, compte 8.000 soldats, 5.000 porteurs et une centaine de chariots tirés par des bœufs. Elle parcourra 400 km à pied avant d'atteindre la ville. Lorsque les Allemands capitulent, les Belges ont perdu 150 hommes et 3 officiers.



Un mémorial à Tombeur de Tabora a été édifié sur l'avenue du parc, à la limite de Saint-Gilles et Forest. - Pierre-Yves Thienpont.

Si le vainqueur, qui deviendra général et sera anobli sous le nom de Baron Tombeur de Tabora, a été couvert de médailles et de gloire, c'est parce qu'il a conquis la dernière place forte allemande. Les Belges peuvent désormais, aux côtés des Britanniques, se lancer à l'assaut du Ruanda-Urundi. Après la guerre, la toute jeune Société des Nations récompensera les vainqueurs et les Belges se verront confier un protectorat sur le Ruanda-Urundi tandis qu'en Europe, Eupen et Malmédy seront annexées par la Belgique.

Qui, à cette époque, se soucie des milliers de porteurs, des soldats morts d'épuisement ou les armes à la main ? Un seul homme, à l'issue de la guerre, propose que soit érigé à Léopoldville un monument en honneur du Soldat inconnu congolais.

Le cas Panda Farnana

Il s'appelle Paul Panda Farnana et il mériterait largement que la Belgique lui offre une statue. Né en 1888 près de Banana, dans le Bas-Congo, baptisé à la colonie scolaire de Boma, il arrive en Belgique en 1900, à l'initiative d'un Belge qui mourra peu après son arrivée. Protégé par la sœur de ce dernier, Panda Farnana réussit, avec distinction, ses études à l'Ecole d'horticulture et d'agriculture de Vilvorde, poursuit ses études à Paris et à Mons, apprend l'anglais.



Paul Panda Farnana

Rentré au Congo avec le grade « chef de cultures de 3e classe », il est affecté au jardin botanique d'Eala près de Coquilhatville, puis rentre en Belgique, où la guerre éclate. Sans hésiter, il s'engage dans le Corps des volontaires congolais aux côtés de quelques fonctionnaires de la colonie et il est fait prisonnier par les Allemands. A son retour de captivité, il s'engage en politique et fonde à Bruxelles l'Union congolaise, une association soutenue par le libéral Louis Bontinck et par Emile Vandervelde, le leader du parti socialiste. Chaque année, lors de la commémoration de la prise de Tabora, il s'avance sur la Grand-Place de Bruxelles à la tête des membres de l'Union et, en 1927, c'est sur son insistance que sera inauguré à Léopoldville le monument rendant hommage aux soldats congolais morts pendant la guerre. Lorsqu'il regagne le Congo, le pouvoir colonial ignore cet intellectuel dérangeant, ses compatriotes le jalourent. A 41 ans, il meurt sans avoir trouvé de travail. Peut-être a-t-il été empoisonné.

Le gouverneur général du Congo Tilkens tire rapidement une conclusion : pour l'avenir, interdit aux fonctionnaires et agents belges rentrant en congé d'emmener des Noirs avec eux.

Aucune reconnaissance

Jusqu'au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, la leçon fut retenue. Les soldats congolais de la Force publique (18.000 soldats et 4.000 porteurs) avaient combattu en Abyssinie aux côtés des Anglais, participé à des corps expéditionnaires en Afrique de l'Ouest, avaient été envoyés en Egypte, au Moyen-Orient, (Palestine, Syrie, Irak, Transjordanie) et même en Birmanie. Ils ne furent cependant pas invités à défiler en Europe aux côtés des troupes alliées. Le gouvernement belge en exil s'y opposa, estimant « que cela aurait pu leur donner des idées. »

LIRE AUSSI

Derrière le sort des métis du Congo, une idéologie de la suprématie raciale (<https://plus.lesoir.be/309298/article/2020-06-24/derriere-le-sort-des-metis-du-congo-une-ideologie-de-la-suprematie-raciale>)

Lorsqu'à la fin des années 80, le président Mobutu, lui-même ancien militaire, apostropha les Belges à l'occasion d'une énième querelle belgo-zaïroise, leur reprochant d'avoir abandonné les soldats de la Force publique après l'indépendance, il avait raison. Alors que dans les ex-colonies françaises, les anciens combattants, vieillards respectés, perçoivent une pension qui permet de faire vivre leur famille, au Congo, il n'en fut pas de même. Les militaires, démobilisés ou non, sont restés jusqu'aujourd'hui les plus démunis de tous les Congolais.

Histoire de calmer le Maréchal, qui était aussi le ministre des Anciens combattants, le gouvernement belge, en 1972, lui alloua une somme forfaitaire de 3 millions d'euros, à « dispatcher » parmi les survivants de la Force publique. Aucun d'entre eux ne toucha jamais le moindre centime. Il fallut attendre qu'André Flahaut soit ministre de la Défense pour que, deux fois par an, les anciens combattants puissent accéder à des consultations médicales et recevoir des médicaments. Même cette aide-là est tombée en désuétude aujourd'hui.

Au Congo, des Blancs mouraient aussi

 PAR C.B. **OPINIONS (/12/SECTIONS/OPINIONS)**, 26/06/2020





Cruels ou attentifs, militaires ou civils, religieux ou laïcs : bien des Européens sont morts dans la colonie.

A l'embouchure du fleuve, dans les cimetières de Boma, de Matadi, des croix de métal sont alignées par dizaines, plantées dans l'herbe ou surplombant des pierres verdies par le temps. Les fleurs poussent à l'état sauvage, la nature a repris ses droits.

Qui se souvient encore que derrière ces noms flamands ou wallons, ces patronymes allemands ou suédois, se trouvaient de jeunes hommes dans la fleur de l'âge ? Séduits par l'ambition de Léopold II, fuyant la pauvreté en Europe, ils avaient appareillé à Anvers à bord de lourds navires chargés d'armes, de munitions et de produits de traite, des poteries de Delft, des bijoux de pacotille, qui allaient être échangés avec les indigènes.

L'espérance de vie sous les tropiques ne dépassait pas cinq ans

Qu'ils aient été engagés pour accompagner les missions de Stanley, établir des postes militaires puis encadrer les indigènes recrutés de force le long du fleuve, pour surveiller les travaux du chemin de fer ou installer des comptoirs commerciaux, aucun d'entre eux ne se doutait de ce qui l'attendait, la solitude, l'épuisement, les fièvres. L'espérance de vie sous les tropiques ne dépassait pas cinq ans et Stanley, doté d'une robuste constitution et qui s'imposait une discipline de fer, fut souvent le seul à survivre à ses compagnons de voyage.

Léopold II aurait préféré qu'il engage des Belges, mais lorsque les candidats manquaient, les Scandinaves se proposaient, ce qui explique pourquoi, surplombant le fleuve, les tombes de ceux que les Belges considéraient comme des mercenaires – et dont Stanley lui-même critiquait la brutalité – sont aussi nombreuses.

Cruels et vulnérables

La mémoire populaire a gardé le souvenir de ces hommes à la fois cruels et physiquement vulnérables. L'historien Isidore Ndaywel a retrouvé quelques-uns des noms que les indigènes leur donnaient : les « mundele mateso » étaient les Portugais qui se contentaient de haricots comme des indigènes, « Fimbi » (fouet) désignait le commandant Dhanis, « Bajunu » correspondait à un certain Dr Permentier, qui aimait obliger les indigènes à s'agenouiller devant lui, d'où son surnom « Bas genoux »...

Ces Blancs qui étaient obligés de se contenter de leurs boîtes de corned-beef étaient présentés comme des amateurs de chair humaine

Les légendes populaires courent toujours : ces Blancs qui étaient obligés de se contenter de leurs boîtes de corned-beef étaient présentés comme des amateurs de chair humaine et, en les voyant arriver, les parents ordonnaient aux enfants de fuir au plus vite. D'autres, désireux de démystifier les conquérants, les décrivaient comme de faible complexion, souvent malades, obligés de manger trois fois par jour, incapables de marcher puisqu'il fallait les transporter en « ti poy » (chaise à porteurs), des clichés que rappelle Hergé dans *Tintin au Congo*.

La Belgique, aujourd'hui, a gardé le souvenir des vainqueurs militaires. Conquérants ou « civilisateurs », les hommes en uniforme colonisent l'espace public tandis que les civils sont réduits à la portion congrue et que les missionnaires sont presque oubliés.

L'appel aux religieux

Cependant, dans le quartier des Casernes à Etterbeek, le cardinal Lavignerie a eu droit à une jolie rue tranquille. Il le mérite : le fondateur de l'ordre des missionnaires d'Afrique, qui avait d'abord implanté ses missions en Algérie, a été le premier à installer des Pères blancs entre le lac Tanganyika et le cours supérieur du Congo.

Se méfiant de l'influence française et désireux de contrer les missions protestantes soupçonnées d'informer les Anglais, Léopold II ne tarde pas à faire venir des scheutistes en 1888 (d'où la rue qui porte le nom du Père de Deken, un scheutiste décédé à Boma à 44 ans), des jésuites en 1893, des trappistes en 1895. Dès 1890, les congrégations de religieuses ouvrent au Congo des dispensaires et des écoles. Ces missionnaires font partie de l'imaginaire colonial : Lieve Jooris a immortalisé *Mon oncle du Congo* et Guido Van Reybrouck leur a consacré la pièce *Missie*.

LIRE AUSSI

«Sur les symboles de la colonisation, la Belgique suit le Congo d'un demi-siècle» (<https://plus.lesoir.be/309513/article/2020-06-25/sur-les-symboles-de-la-colonisation-la-belgique-suit-le-congo-dun-demi-siecle?referer=%2Farchives%2Frecherche%3Fdatefilter%3Dlastyear%26sort%3Ddate%2>;

Aujourd'hui encore, dans tout le Congo, les cimetières qui entourent les églises de brique rouge, les bâtiments scolaires et les anciennes « fermes chapelle » fondées par les jésuites, sur le modèle des « reducciones » du Paraguay, sont entourés de modestes tombes surmontées d'une croix.

Le havre œcuménique de Gentinnes

En Belgique aussi, on se souvient : à Gentinnes, dans le Brabant wallon, la « chapelle mémorial » inaugurée en 1967 en présence du roi Baudouin affiche sur sa façade blanche pas moins de 217 noms !

Initialement dédié aux 19 pères spiritains qui furent massacrés fin décembre 1961 car soupçonnés d'être favorables à Moïse Tshombe et à l'indépendance du Katanga, le mémorial, se voulant œcuménique, s'est élargi à d'autres victimes des violences qui secouèrent le Congo après l'indépendance et jusqu'en 1964. Catholiques et protestants, Flamands et francophones, Européens et Africains, et même quelques Américains sont désormais honorés côte à côte.

Le vaste couvent des pères spiritains de Gentinnes a réduit ses ambitions, mais pas sa capacité d'accueil, et propose des appartements en location. Sur la pelouse, devant le bâtiment aux grandes ailes blanches, des enfants d'origine burundaise courent derrière un ballon. Leurs parents, réfugiés en Belgique depuis trois ans, s'émerveillent du calme et surtout de la sécurité qui règnent ici.

Héros oublié

A Uccle, une jolie rue en bordure de la forêt de Soignes porte le nom d'André Ryckmans. Fils du gouverneur général Pierre Ryckmans, agent territorial dans le Bas-Congo, cet idéaliste lucide avait depuis longtemps compris à quel point l'aspiration à l'indépendance était un mouvement de fond et, comme son père avant lui, il avait multiplié les avertissements et plaidé pour l'africanisation des cadres.